



<https://publications.dainst.org>

iDAI.publications

ELEKTRONISCHE PUBLIKATIONEN DES
DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS

Dies ist ein digitaler Sonderdruck des Beitrags / This is a digital offprint of the article

Denis Rousset

Aus der Arbeit der «Inscriptiones Graecae». Un abaque au monastère d'Hosios Loukas

aus / from

Chiron

Ausgabe / Issue **43 • 2013**

Seite / Page **285–296**

<https://publications.dainst.org/journals/chiron/492/5100> • urn:nbn:de:0048-chiron-2013-43-p285-296-v5100.7

Verantwortliche Redaktion / Publishing editor

Redaktion Chiron | Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts, Amalienstr. 73 b, 80799 München

Weitere Informationen unter / For further information see <https://publications.dainst.org/journals/chiron>

ISSN der Online-Ausgabe / ISSN of the online edition **2510-5396**

Verlag / Publisher **Walter de Gruyter GmbH, Berlin**

©2017 Deutsches Archäologisches Institut

Deutsches Archäologisches Institut, Zentrale, Podbielskiallee 69–71, 14195 Berlin, Tel: +49 30 187711-0

Email: info@dainst.de / Web: dainst.org

Nutzungsbedingungen: Mit dem Herunterladen erkennen Sie die Nutzungsbedingungen (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) von iDAI.publications an. Die Nutzung der Inhalte ist ausschließlich privaten Nutzerinnen / Nutzern für den eigenen wissenschaftlichen und sonstigen privaten Gebrauch gestattet. Sämtliche Texte, Bilder und sonstige Inhalte in diesem Dokument unterliegen dem Schutz des Urheberrechts gemäß dem Urheberrechtsgesetz der Bundesrepublik Deutschland. Die Inhalte können von Ihnen nur dann genutzt und vervielfältigt werden, wenn Ihnen dies im Einzelfall durch den Rechteinhaber oder die Schrankenregelungen des Urheberrechts gestattet ist. Jede Art der Nutzung zu gewerblichen Zwecken ist untersagt. Zu den Möglichkeiten einer Lizenzierung von Nutzungsrechten wenden Sie sich bitte direkt an die verantwortlichen Herausgeberinnen/Herausgeber der entsprechenden Publikationsorgane oder an die Online-Redaktion des Deutschen Archäologischen Instituts (info@dainst.de).

Terms of use: By downloading you accept the terms of use (<https://publications.dainst.org/terms-of-use>) of iDAI.publications. All materials including texts, articles, images and other content contained in this document are subject to the German copyright. The contents are for personal use only and may only be reproduced or made accessible to third parties if you have gained permission from the copyright owner. Any form of commercial use is expressly prohibited. When seeking the granting of licenses of use or permission to reproduce any kind of material please contact the responsible editors of the publications or contact the Deutsches Archäologisches Institut (info@dainst.de).

DENIS ROUSSET

Aus der Arbeit der «Inscriptiones Graecae». Un abaque au monastère d'Hosios Loukas

La préparation du recueil des inscriptions de Phocide et de Doride, à paraître comme *Inscriptiones Graecae*, tome IX 1², fasc. 6, a été tout récemment présentée dans cette revue, au seuil d'un article qui publiait en prémices au corpus de nouvelles inscriptions de Tithoréa d'époque impériale et protobyzantine.¹ Voici cette année une des autres inscriptions qui appellent une étude préalable à leur insertion dans le recueil.²

En 1986, fut signalée comme «enigmatic» une inscription gravée sur un des blocs antiques remployés dans les bâtiments du monastère d'Hosios Loukas.³ Le bloc avait été exhumé dans les années 1950, lorsque étaient restauré le réfectoire et dégagés les bâtiments contigus dans la partie Sud de l'enceinte.⁴ Dans la zone en contrebas du réfectoire, au Sud de celui-ci et à l'Ouest d'un bâtiment ruiné («ὐπόστυλος αἰθουσα»), subsistent les restes de murs d'époque byzantine ou postérieure qui forment une pièce quadrangulaire. L'angle extérieur Nord-Est de cette pièce, aujourd'hui longé par la plus basse volée d'un escalier, contient trois blocs de calcaire gris de facture antique, superposés en remploi en trois assises que séparent des joints garnis de tuileaux (fig. 1).

¹ Voir D. ROUSSET – G. ZACHOS, *Aus der Arbeit der «Inscriptiones Graecae»*. Nouveaux monuments inscrits de Tithoréa en Phocide, *Chiron* 42, 2012, 459–508, aux 459–460. À côté des remerciements que j'ai exprimés là aux autorités du service archéologique grec, à l'Académie de Berlin et à l'École française d'Athènes, qui ont autorisé et soutenu cette entreprise, je veux plus particulièrement remercier ici E. GEROUSI-MPENTERMACHER, V. ARAVANTINOS et A. GEORGIOU (23^e Éphorie des antiquités byzantines et 9^e Éphorie des antiquités préhistoriques et classiques), qui ont permis et considérablement facilité mon travail au monastère d'Hosios Loukas de 2008 à 2011. – Cette étude a fait partie de présentations orales données en 2011 et 2012 au Musée épigraphique d'Athènes, à l'Association des études grecques à Paris (cf. REG 125, 2012, XII) et à la Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik à Munich.

² Voir aussi D. ROUSSET, *Une coupe du Peintre du Pithos et un pentamètre érotique à Élatée de Phocide*, REG 126, 2012, 19–35.

³ J. M. FOSSEY, *The Ancient Topography of Eastern Phokis*, 1986, 161–162, cité *infra*.

⁴ Voir E. G. STIKAS, *Τὸ Οἰκοδομικὸν Χρονικὸν τῆς Μονῆς Ὁσίου Λουκά Φωκίδος*, 1970, 209–219; plan du monastère pl. A; pl. 162 pour une vue générale de la partie du monastère où se trouve un escalier, dont la pl. 164β donne une vue de détail et, au centre même de la photographie, le bloc inscrit.



Fig. 1 Monastère d'Hosios Loukas. Au Sud et en contrebas du réfectoire, trois blocs antiques en emploi. Le bloc supérieur est inscrit sur la face qui regarde ici à droite.

C'est le bloc de l'assise supérieure qui porte une inscription, sur la face regardant aujourd'hui vers le Nord. Ce bloc devait dans son emploi antique être grossièrement parallélépipédique. Voici ses dimensions, que l'on donne en prenant comme face de référence la face inscrite: hauteur: 43; largeur: 73; profondeur maximale: 45, profondeur sur la face gauche: 43–43,5, profondeur sur la face droite: 32 (fig. 2 et 3). La face antérieure, épigraphe, est polie; la face gauche et la face supérieure apparaissent aujourd'hui sommairement dressées et l'on n'y voit pas trace d'un parement; la face droite, visible seulement en partie, est dressée et laisse entrevoir une cavité circulaire. Quant à la face arrière, non seulement elle se présente aujourd'hui recoupée en biais à son angle droit, mais sa surface est pour le reste brute et fort inégale; à moins que le bloc n'ait été depuis l'Antiquité recoupé sur toute sa face arrière, celle-ci ne semble pas avoir pu constituer un lit de pose, et cela exclut que le bloc se soit alors présenté, basculé de 90° vers l'arrière, face inscrite vers le ciel. On verra que cette caractéristique architecturale a quelque importance pour la fonction même du bloc inscrit.

À peu près centrées au bas de la face polie, sont gravées cinq lignes hautes de 20–21 cm et séparées l'une de l'autre de 5,5 cm. Les deux lignes extrêmes sont pourvues en leur milieu chacune d'un demi-cercle. Au-dessus de ces lignes apparaît une série de dix signes, dont les quatre gravés au centre de la série correspondent aux quatre colonnes. Lettres: 3–3,5 cm, omicron haut seulement de 2,5. Μ, ο, Γ, Σ. IV^e ou III^e s. av. J.-C. d'après la forme des lettres. Fig. 4, 5 et 6.



Fig. 2 Le petit côté gauche, la face supérieure et la face arrière, brute et fort inégale.



Fig. 3 La face supérieure du bloc : au bas de la vue se trouve la face inscrite.

Inscription signalée par J. M. FOSSEY, *The Ancient Topography of Eastern Phokis*, 1986, 161–162 n. 2 et pl. 65 (SEG 36, 529). J’ai revu l’inscription en 2009 et 2011. Es-tampages, photographies.

Δ Γ Μ Δ Γ Σ ◦ Η Τ Χ

ΔΓΜΔΓΣ[Δ]ΓΤΧ FOSSEY, qui voyait la triple répétition de ΔΠ et d’une 3^e lettre. Après l’omikron, qui est certain, je vois un Η, dont ne manque qu’une partie du jambage gauche.



Fig. 4 La face inscrite.

J. M. FOSSEY se contenta de commenter: «I leave it to others to speculate upon the nature of this enigmatic text and the four vertical columns below its central letters». Son appel ne semble avoir été entendu que de R. STROUD, qui, dans le SEG, mentionna «the possibility that this is a gaming table for the game πέντε γραμμαί».

Cette suggestion était sans nul doute une allusion à l’interprétation qui fut défendue avec vigueur par W. K. PRITCHETT à propos d’une quinzaine de blocs portant des groupes de lignes et des ensembles de lettres, repérés en diverses cités de la Grèce.⁵ Depuis la découverte en 1845 à Salamine de ce qui demeure le plus bel exemplaire de la série, les commentateurs s’étaient en effet partagés entre ceux qui reconnaissaient sur ces blocs des cadres tracés pour des jeux, tel le jeu connu des Grecs sous le nom des «cinq lignes», et ceux qui les considéraient comme des tables à calcul. Dans les années

⁵ W. K. PRITCHETT, «Five Lines» and IG I² 324, *California Studies in Classical Antiquity* 1, 1968, 187–215.



Fig. 5 Photographie d'estampage.

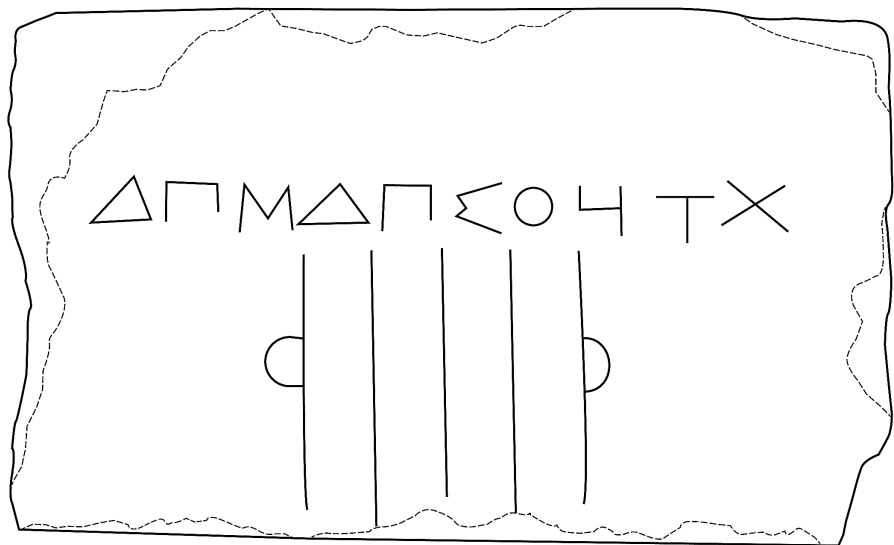


Fig. 6 Dessin du bloc inscrit.

1960 la discussion eut pour tenants de chacune des deux thèses respectivement W. K. PRITCHETT et M. LANG.⁶ Mais l'on commença à préférer résolument l'inter-

⁶ L'exemplaire de Salamine opposa A. R. RANGABÉ et A. LETRONNE, RA 3, 1846, 295–304 et 305–308. Parmi les titres que l'on retrouvera dans la bibliographie d'A. SCHÄRLIG (n. 8), citons avant tout A. NAGL, *Die Rechentafel der Alten*, 1914; W. K. PRITCHETT, *Gaming Tables and IG I² 324*, *Hesperia* 34, 1965, 131–147, et l'article cité n. précéd.; M. LANG, *Herodotos and the*

prétation comme table à calcul lorsque furent connus deux exemplaires de Corinthe, qui étaient certainement des instruments officiels de la cité.⁷ En 2001 parut la monographie d'A. SCHÄRLIG, qui avait étudié une trentaine d'objets de pierre: il fit l'emporter l'interprétation comme table à calcul, à la lumière de l'élucidation des signes numériques et de la reconstitution convaincante des modes que les Anciens devaient utiliser pour procéder aux calculs, en déplaçant des jetons ou des cailloux entre les colonnes tracées sur ces tables, correspondant à des valeurs décroissantes de la gauche vers la droite.⁸ A. SCHÄRLIG soulignait néanmoins de façon nuancée: «nous restons persuadé (...) que les pièces en question étaient des abaqes, tout en laissant ouverte la possibilité qu'ils aient été utilisés aussi, occasionnellement ou accessoirement, comme tables de jeu».⁹ Son interprétation est généralement admise aujourd'hui et elle a été reprise par plusieurs commentateurs, à propos entre autres de deux exemplaires qui ont été depuis reconnus.¹⁰

Comparé à la trentaine de blocs analogues aujourd'hui connus, le bloc inscrit du monastère d'Hosios Loukas est l'un des rares qui présentent un groupe de lignes gravées et une série de lettres inscrites qui soit sans intervalle juxtaposée aux colonnes ainsi définies.¹¹ Comment interpréter la série des dix lettres, dont quatre paraissent

Abacus, *Hesperia* 26, 1957, 271–287 et Abaci from the Athenian Agora, *Hesperia* 37, 1968, 241–243. – Sur le jeu des πέντε γραμμῶν, qui reste mal connu, cf. notamment Hesychius II 2020 et Pollux IX 97; A. R. RANGABÉ, loc. cit.; G. LAFAYE, in: *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* III, 1904, s. v. «Latrunculi», aux p. 992–993; H. LAMER, *RE* 13, 1926, s. v. «Lusoria tabula», col. 1914–1915 et 1996–1997; W. K. PRITCHETT, article cité n. précéd., aux p. 198–199.

⁷ Voir C. K. WILLIAMS, *Corinth 1976: Forum Southwest*, *Hesperia* 46, 1977, 40–81, aux p. 56, 58 et 72–73; J. C. DONATI, *Marks of State Ownership and the Greek Agora at Corinth*, *AJA* 114, 2010, 3–26, aux p. 10–13 et 20–23. À l'occasion de la publication d'un exemplaire d'Égine (maintenant IG IV² 1039), H. R. IMMERWAHR, *Aegina, Aphaia-Tempel. IX. An Archaic Abacus from the Sanctuary of Aphaia*, *AA* 1986, 195–204, a justement défini comme «official» et «made as counting boards» les exemplaires de Corinthe, dont l'un porte δαμοσία Κορινθίων, l'autre στρατα[γίο Κορινθίων] *vel* στρατα[γέοντος τοῦ δεῖνα].

⁸ A. SCHÄRLIG, *Compter avec des cailloux. Le calcul élémentaire sur l'abaque chez les anciens Grecs*, 2001. L'auteur ne fait pas figurer dans son recensement des abaqes ni le bloc inscrit d'Épidaure IG IV² 159 (signalé par PRITCHETT, op. cit. [n. 5], 189–190), ni deux des quatre abaqes de Thyrreion d'Acarnanie qu'a publiés G. KLAFFENBACH, *IG IX 1² 364–365* (cf. infra, n. 11 et 21). Notons qu'une présentation architecturale précise de tous les abaqes demeure un desideratum.

⁹ Op. cit. (n. 8), 179. Dans le même sens déjà, H. R. IMMERWAHR, op. cit. (n. 7), 202.

¹⁰ Voir D. KNOEPFLER, *Décrets érétriens de proxénie et de citoyenneté*, 2001, 78–81. Deux exemplaires nouveaux, dépourvus de signes numériques, ont été reconnus respectivement à Rhamnonte, par B. PETRAKOS, *Prakt. Arch. Het.* 2001, 4 et pl. 2a, et à Delphes, par V. MATHÉ, *Un abaque à Delphes*, *BCH* 133, 2009, 169–178. – Y. KALLIONTZIS m'a signalé un abaque inédit trouvé à Thèbes, cf. *BCH* 104, 1980, 631.

¹¹ Les deux exemplaires qui sont relativement les plus proches sont ceux de Minoa d'Amorgos, *IG XII 7*, 282 (cf. SCHÄRLIG, op. cit. [n. 8], 81–82) et de Thyrreion, *IG IX 1² 364*, pour lesquels on ne dispose pas de photographie. Voir aussi un exemplaire à Érétrie, B. PETRAKOS,

former les en-têtes des quatre colonnes? Cette série de signes ne se retrouve semble-t-il sur aucun abaque. Des deux systèmes de signes numériques employés en Grèce, la numération alphabétique ne permet pas de donner un sens cohérent à l'ensemble des signes: car il serait singulier de reconnaître la répétition des nombres 4 et 80 dans le double groupe ΔΠ.

En revanche, si l'on suit le système acrophonique, qui est fréquemment utilisé sur les abaque, on reconnaîtra en Δ et Π δ(έκα) et π(έντε); quant aux deux lettres suivant les groupes ΔΠ, le Μ pourrait certes dans le même système signifier μ(υρίοι), mais il n'y a rien qui corresponde au Σ pour abrégé un nombre. Aussi faut-il ici chercher le sigle acrophonique, non pas de noms de nombres, mais d'unités monétaires, comme on en connaît sur des abaque: Μ signifie μ(ᾶ) et Σ σ(τατήρ). Combinant cardinaux et unités monétaires, la suite des signes s'interprète aisément au complet: δ(έκα μναῖ), π(έντε μναῖ), μ(ᾶ), δ(έκα στατήρες), π(έντε στατήρες), σ(τατήρ), ὀ(βολός), ἡ(μωβέλιον), τ(εταρταμόριον) *vel* τ(αρταμόριον), χ(αλκοῦς).

Ainsi, l'abaque du monastère d'Hosios Loukas est un abaque qui permettait le calcul entre dix colonnes, dont les quatre correspondant aux valeurs centrales avaient été matérialisées sous la forme de lignes qui furent incisées, sans doute en même temps qu'étaient gravés les sigles acrophoniques. On remarque également ici une caractéristique fréquente sur les abaque: l'emploi des sigles acrophoniques va de pair avec le principe des colonnes «alternées», qui font figurer successivement les valeurs décimale, «quinnaire» et unitaire:¹² c'est le cas ici pour les six rubriques de gauche, où les multiples de la mine et du statère sont indiqués par le simple nombre multiplicateur, et non par un signe combinant le nombre et l'unité monétaire, tel que Δ $\frac{1}{5}$ ou F¹.

Par rapport aux abaque déjà connus, notre instrument de calcul marque quelque originalité par les sigles utilisés pour l'obole et la demi-obole. Car, parmi les séries de sigles acrophoniques monétaires sur des abaque, le sigle notant obole sous la forme O en lieu et place du plus courant symbole Ι ne se trouve que sur quelques exemplaires, à Athènes, Thyrreion d'Acarnanie et peut-être à Corinthe.¹³ Signalons que le même sigle est également visible sur l'abaque représenté sur le célèbre cratère de Naples du peintre dit de Darius, datant du dernier tiers du IV^e s.: les sigles qui y sont peints ont fait

Αρχεῖον ευβοϊκῶν μελετῶν 24, 1981/1982, [1983], 330–331 fig. 5 et pl. 5 (cf. SCHÄRLIG, 84) et un autre à Corinthe, Hesperia 46, 1977, 72–73 n° 29, pl. 26 (supra n. 7; SCHÄRLIG, 85).

¹² Voir A. SCHÄRLIG, op. cit. (n. 8), notamment 114, 115, 182, 187 et 191, qui définit là le principe des colonnes «alternées»; l'auteur appelle «quinaires» les valeurs multiples de cinq. Sur le lien entre abaque et numération monétaire acrophonique, voir M. FARAGUNA, Calcolo economico, archivi finanziari e credito nel mondo greco tra VI e IV sec. a.C., in: K. VERBOVEN – K. VANDORPE – V. CHANKOWSKI (éd.), Pistoia dia tèn technèn. Bankers, Loans and Archives in the Ancient World: studies in honour of Raymond Bogaert, 2008, 33–57, particulièrement aux 37–41.

¹³ Voir IG II² 2778 et 2780 et Hesperia 37, 1968, 243 n° 5 et pl. 74; IG IX 1² 362; Hesperia 46, 1977, 72–73, discuté à nouveau dans AJA 114, 2010, 22. Voir M. N. TOD, Num. Chron. 1947, 25–26 (= Epigraphical Notes on Greek Coinage, 1979, 81–82).

considérer par quelques commentateurs que le peintre était d'origine béotienne ou bien inspiré par l'école de peinture thébaine de la 2^e moitié du IV^e s.¹⁴ D'autre part, c'est dans des cités béotiennes toutes proches de Stiris, à Orchomène et à Thespies, que plusieurs inscriptions de sujet financier, datées de la première moitié du III^e s. jusqu'aux premières décennies du II^e s., utilisent pour l'obole le sigle O, qui est là de taille plus petite que celle des autres chiffres.¹⁵ Or la proximité de la Béotie transparaît aussi à Stiris et dans la Phocide méridionale à travers à la fois le dialecte et l'onomastique.¹⁶ Quant à la taille réduite de l'O sur notre abaque, sans doute faut-il l'expliquer moins par la proximité avec ces inscriptions béotiennes que par le style général des lettres de l'inscription, dont le Μ et le Σ aux hastes divergentes indiquent également une large période s'étendant sur le IV^e et le III^e s. Signalons enfin que, si l'on cherche le sigle notant obole sous la forme O dans les environs immédiats de notre abaque, on devra assurément s'abstenir d'en rapprocher O comme indication de valeur sur des oboles frappées par les Phocidiens eux-mêmes. Car cette interprétation ancienne paraît aujourd'hui caduque.¹⁷

Il faut d'autre part remarquer H notant ἡμιωβέλιον sur notre instrument: ce n'est ni C, ni <, qui sont les deux sigles usités pour noter cette valeur monétaire dans quantité de textes épigraphiques, entre autres les inscriptions delphiques utilisant des sigles acrophoniques monétaires.¹⁸ Quant aux abagues, on y voit souvent le sigle C, mais jamais H.¹⁹ Or H note ἡμιωβέλιον dans les inscriptions d'Orchomène, d'Acraiphia et de Thespies.²⁰

¹⁴ Voir A. D. TRENDALL – A. CAMBITOGLU, *The Red-Figured Vases of Apulia II*, 1982, 495 n° 38; CL. POUZADOUX, *Un Béotien à Tarente?*, in: J.-P. BRUN (éd.), *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto*, 2009, 256–264.

¹⁵ Voir G. VOTTÉRO, *Le système numéral béotien*, *Verbum* 17, 1994, 263–336, aux 317 et 320. Exemples illustrés: IG VII 1838, republiée par M. FEYEL, *Contribution à l'épigraphie béotienne*, 1942, 26 et pl. II fig. 3; P. ROESCH, *REA* 68, 1966, 77 et pl. VII 2.

¹⁶ Pour l'influence dialectale béotienne en Phocide, voir la convention entre Stiris et Médéon, et les remarques de C. D. BUCK, *The Greek Dialects*, 1955, 157 et 248 n. 56. La proximité onomastique entre les cités méridionales de la Phocide et la Béotie ressort de plus d'une notice du LGPN IIIB.

¹⁷ E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines I*, 1901, col. 427 et II 3, 1907, col. 986, et B. V. HEAD, *Historia numorum*² 1911, 338, signalent O comme initiale marquant la valeur sur des oboles phocidiennes de la 1^{re} moitié du V^e s., renvoyant à F. IMHOOF-BLUMER, *Num. Chron.* 15, 1895, 269–270 et pl. X. Les monnaies invoquées là sont les n°s 125, 128 et 129 de R. T. WILLIAMS, *The Silver Coinage of the Phokians*, 1972: ce qui apparaissait comme O sur certains revers n'est en réalité que les traces du Φ initial de l'ethnique fédéral; voir 22 et n°s 121 et 123. Cf. aussi e. g. *The BCD Collection Lokris-Phokis*, 2010, n°s 213.1 et 213.2.

¹⁸ Voir M. N. TOD, *Num. Chron.* 1947, 27 (= *Epigraphical Notes on Greek Coinage*, 1979, 83). Dans CID II 68 et 139, la demi-obole est notée par C, l'obole par I.

¹⁹ E. g. les abagues d'Athènes IG II² 2777–2778 et 2780–2781 et *Hesperia* 37, 1968, 243 n° 5 et pl. 74, d'Oropos I. Oropos 762, de Minoa IG XII 7, 282, d'Érétie (supra, n. 11) et de Thyrrheion IG IX 1², 362.

²⁰ G. VOTTÉRO, op. cit. (n. 15), 317–318. Exemples illustrés: IG VII 1837, republiée par M. FEYEL, *Contribution à l'épigraphie béotienne*, 1942, 25 et pl. II fig. 2; F. SALVIAT – CL. VA-

Une autre particularité remarquable de notre inscription est qu'elle fait apparaître, non pas la drachme comme bien d'autres abaques, mais le statère, que l'on trouve seulement sur deux exemplaires de Thyrrheion d'Acarnanie.²¹ Ici, le signe employé pour le statère est, non pas ⚡, de règle dans les inscriptions béotiennes de Thespies et du Sud-Ouest de la Béotie²² et attesté aussi dans un document financier du V^e s. découvert à Kalapodi de Phocide,²³ mais le sigma complet, Σ, que l'on rencontre dans les autres inscriptions de la Phocide. Σ(τατήρ) se trouve ainsi sur un autre document financier du V^e s. découvert à Kalapodi, et à Delphes dans le compte de Dion de 247/246 et dans un affranchissement de ca 150 av. J.-C.²⁴ À Élatée au II^e s. av. J.-C. le sigle acrophonique apparaît sous la forme C.²⁵

Faisant figurer la mine, le statère et l'obole tandis qu'il omet la drachme, l'abaque d'Hosios Loukas était conçu pour compter le numéraire dans le système de comptabilité fondé sur l'étalon éginétique, qui était à cette époque en usage en Béotie et en Phocide. Dans cette dernière région, ce système fut usité du V^e s. à l'époque hellénistique, comme le montrent les exemples de sigles susmentionnés, et il montait jusqu'au talent, unité de compte dans laquelle sont comptés les remboursements que les Phocidiens furent condamnés à verser à l'issue de la 3^e guerre sacrée.²⁶ C'est le même système qui a été reconnu à Delphes sous l'appellation moderne «TMSO» (Talent, Mine, Statère, Obole): il y est employé dans les comptes du IV^e et du III^e s., sauf ceux des naopes, et dans les affranchissements du II^e s. et du I^{er} s. av. J.-C.²⁷

Conçu pour ce système de comptabilité, l'abaque d'Hosios Loukas ne montre pourtant pas de rubrique initiale pour le talent: de cette absence oserait-on rapprocher l'indigence extrême des Phocidiens à la fin du IV^e et au début du III^e s.? Rappelons cependant que l'écriture ne permet pas d'attribuer une date plus précise que la large période

TIN, *Inscriptions de Grèce centrale*, 1971, 95–109 et fig. 1–3, et republiée par E. LYTLE, *Hesperia* 79, 2010, 253–303 et fig. 1 et 3–5.

²¹ IG IX 1² 362 et 364, où figurent à la fois Σ(τατήρ) et Δ(ραχμά).

²² G. VOTTÉRO en compte 156 exemples, op. cit. (n. 15), 312 et 320.

²³ R. C. S. FELSCH – P. SIEWERT, *AA* 1987, 684–686 (SEG 37, 423; J. BOUSQUET, *Bull.* 1988, 670); R. C. S. FELSCH (éd.), *Kalapodi II*, 2007, 254 n° 78. Le mot μνᾶ est développé, tandis que στατήρ est noté ⚡. Exemples de sigma à trois branches dans des graffiti d'époque classique à Kalapodi: cf. A. PALME-KOUFA, in: R. C. S. FELSCH (éd.), *Kalapodi I*, 1996, 288–289.

²⁴ Voir respectivement R. FELSCH – P. SIEWERT, *AA* 1987, 681–684 (SEG 37, 422; J. BOUSQUET, *Bull.* 1988, 670): μνᾶ est développé, tandis que στατήρ est noté Σ; CID II 139; SGDI 2022, aussi CID V 479.

²⁵ J.-P. MICHAUD, in: *Mélanges helléniques offerts à G. Daux*, 1974, 272–278 (SEG 42, 478).

²⁶ CID II 36 et IG IX 1, 110–115 (CID II 37–42).

²⁷ Voir J. BOUSQUET, *Les unités monétaires dans les comptes de Delphes*, BCH 110, 1986, 273–283 (= *Études sur les comptes de Delphes*, 1988, 189–199); dans les affranchissements, voir D. MULLIEZ, *Le denier dans les actes d'affranchissement delphiques*, *Topoi* 7, 1997, 93–102, aux 94–97; A. JACQUEMIN – D. MULLIEZ – G. ROUGEMONT, *Choix d'inscriptions de Delphes*, 2012, 237.

s'étendant sur les deux siècles entiers à cet abaque, qui pouvait de toute façon être destiné à de modestes échanges locaux.

Revenons aux caractéristiques architecturales du bloc. Sous réserve d'une étude complète que permettrait éventuellement l'extraction du bloc en dehors du mur où il est actuellement remployé à Hosios Loukas, l'apparence de la face opposée à la face inscrite m'a paru interdire qu'elle ait pu constituer dans l'Antiquité un lit de pose, à moins qu'elle n'ait été par la suite très largement et sommairement retaillée. Cela semble exclure que le bloc ait initialement présenté vers le ciel sa face gravée; il me semble au contraire que le bloc devait être dans l'Antiquité dans la même position qu'aujourd'hui, présentant sa face inscrite dans le plan vertical.

Si tel était bien le cas, l'abaque d'Hosios Loukas était un tableau où l'on écrivait dans le plan vertical, et non pas, comme c'est apparemment toujours le cas pour les abaqes jusqu'ici répertoriés, une table que l'on utilisait en y posant et en y déplaçant cailloux ou jetons sur le plan horizontal. Certes l'on manque d'une étude architecturale précise des abaqes; mais l'on remarque que nombre d'entre eux se présentent comme des plateaux ou des tables, souvent épais seulement d'une dizaine de centimètres et au besoin transportables, et quelquefois pourvus de rebords latéraux destinés à empêcher les jetons de glisser hors du plan de calcul.²⁸

Tel ne me semble pas avoir été le cas de l'abaque d'Hosios Loukas, qui, à en juger par l'apparence actuelle du bloc, était peut-être inséré dans un mur en assez grand appareil rectangulaire: c'était peut-être un mur de soutènement ou de fortification, puisque la face opposée à la face inscrite semble n'avoir été ni une face de joint, ni destinée à être visible. Sur cet abaque, peut-être d'usage public, qui se présentait je crois verticalement, on écrivait les unités avec un marqueur effaçable, telle de la peinture, sous les dix lettres et dans le tableau pourvu de deux demi-cercles, dont la fonction demeure, ici comme ailleurs, énigmatique.²⁹

Dans quelle cité cet abaque était-il en usage dans l'Antiquité? On ne sait rien de l'emplacement du bloc antérieurement à son remploi dans le monastère. Provient-il, comme d'autres blocs utilisés pour la construction d'Hosios Loukas, de la cité phocidienne de Stiris, dont l'acropole pourvue de fortifications et de bâtiments est éloignée du monastère d'environ 20 minutes?³⁰ Si Stiris a sans aucun doute fourni au monas-

²⁸ Voir par exemple les abaqes d'Athènes IG II² 2777-2778 et 2781; de Rhamnonte Prakt. Arch. Het. 2001, 4; d'Égine IG IV² 1039; de Corinthe, Hesperia 46, 1977, 72-73 n^{os} 28-29, pl. 26-27; d'Oropos I. Oropos 762-766; de Thyrrheion IG IX 1², 362; de Délos Exploration archéologique de Délos XVIII, 1938, 336 et fig. 381; d'Érétrie D. KNOEPFLER, op. cit. (n. 10), 77-81; de Dhekelia (Chypre) BCH 89, 1965, 122-127.

²⁹ A. SCHÄRLIG, op. cit. (n. 8), 190, à propos des demi-cercles que présentent une dizaine d'autres abaqes: «Ces éléments constituent pour nous le mystère le plus complet. (...) C'est tout juste si l'on peut envisager qu'il s'agissait peut-être de l'emplacement où l'on stockait les jetons». Cette explication est exclue si notre abaque était utilisé verticalement.

³⁰ Parmi les inscriptions remployées dans les murs du monastère, la dédicace IG IX 1, 48 est un exemple certain de texte gravé dans la cité de Stiris.

rière byzantin nombre des blocs antiques qu'il remploie, on se gardera cependant de faire de cette origine une règle absolue. Car se trouvent emmurés à Hosios Loukas d'une part un décret d'une autre cité phocidienne assez proche, Ambryssos, d'autre part une dédicace de la beaucoup plus lointaine Lébadéia de Béotie.³¹ Néanmoins, n'est-il pas vraisemblable que, sauf preuve du contraire, les blocs antiques d'Hosios Loukas proviennent de la cité la plus proche, celle de Stiris? C'est probablement aussi le cas de celui qui porte l'abaque. Que la notation monétaire acrophonique utilisée partage avec les inscriptions béotiennes deux sigles monétaires (O, H) ne suffit pas à nous y faire reconnaître un abaque béotien: car le sigle du statère ne soutient pas cette attribution. Notre abaque est donc sans doute phocidien, et son inscription laisse transparaître dans sa graphie la proximité entre la Phocide méridionale et la Béotie du Sud-Ouest, qui est sensible également dans le dialecte et l'onomastique de Stiris.

École pratique des hautes études
Sciences historiques et philologiques
à la Sorbonne
19, rue de l'Aude
75014 Paris
France

³¹ Voir respectivement, emmuré dans le katholikon, le décret pour Orthotimos de Tylissos, IG IX 1, 33, dont la réédition montrera que c'est un décret, non pas de Stiris (F. BECHTEL), ni de Daulis (W. DITTENBERGER), mais bien d'Ambryssos, comme l'avait suggéré, non sans quelque confusion, A. RANGABÉ; et, dans le pilier Nord de l'exonarthex de la Panagia, la dédicace de Lébadéia publiée par C. VATIN, BCH 90, 1966, 245–247.

